

Introduction

Comment travaille-t-on la philo ?

On sait généralement comment travailler les mathématiques, l'histoire, le français, au cours de l'année ou pour réviser un examen, mais comment fait-on en philosophie ? En faisant de la philosophie ! Certes, mais comment ? On peut lire des œuvres de philosophes et cela est même une bonne idée, mais le risque est d'être rapidement perdu, seul face à des textes pas toujours très faciles à comprendre. Et surtout, le jour du bac, il n'est pas demandé de réciter des grandes doctrines ou de répéter des auteurs et c'est pourquoi d'ailleurs de simples fiches sur les auteurs sont bien loin d'être suffisantes. On peut s'entraîner à réfléchir sur des sujets, mais on ne compare pas une introduction de philo à un corrigé comme on pourrait le faire en maths et il est bien difficile encore de savoir si ce que l'on a produit est correct ou non. La dernière solution, la moins bonne, serait alors de considérer que la philo ne se révisé pas. Mais là, le risque est grand ! Comment faire alors ?

Commencer par comprendre ce qu'il vous est demandé le jour du bac : produire une réflexion argumentée à partir d'un sujet ou d'un texte. Or, si cette réflexion doit être personnelle, cela ne signifie pas qu'il vous soit demandé de tout réinventer : des auteurs, des philosophes, ont réfléchi avant nous et ont même généralement passé une grande partie de leur vie à cela. Saisir ensuite comment le programme est construit : une liste de notions est proposée, organisées autour de grands chapitres. Mais les notions ne sont pas sans liens, et ces liens vont même au-delà des regroupements proposés dans le programme : réfléchir sur la conscience qui fait que nous ne sommes pas des choses, c'est réfléchir sur la liberté, parce que justement nous ne sommes pas des choses, mais aussi sur autrui, sur la société, sur l'État... parce que faire vivre ensemble des êtres humains ne consiste pas à regrouper des objets. Autrement dit, travailler notion par notion, sans lier les grands problèmes risque de conduire à ne pas comprendre vraiment ce qui est demandé. C'est pourquoi d'ailleurs, faire des fiches notion par notion peut être un piège.

C'est à partir de ces constats que nous vous proposons un ouvrage vous permettant d'aborder tout le programme à partir de **16 grands textes courts** de l'histoire de la philosophie. Parce que ces textes sont essentiels et très riches,

ils vous conduisent à aborder toutes les questions du programme à partir d'un contenu précis. Mieux vaut bien connaître quelques grands textes, que très vaguement un grand nombre.

Cet ouvrage a pour but de vous montrer comment **avec un nombre restreint de textes**, on peut **aborder tous les sujets** susceptibles de tomber le jour du bac et surtout le faire avec des références et des analyses précises. C'est pourquoi nous vous proposons pour chaque texte :

1. L'extrait ;
2. Une présentation de la thèse et des idées essentielles du texte ;
3. Les grandes distinctions du programme expliquées en lien avec le texte ;
4. Différentes notions du programme qui peuvent être abordées grâce au texte ;
5. Des exemples d'utilisation du texte à travers des sujets du bac ;
6. La thèse alternative au texte vous permettant de le discuter dans un devoir ;
7. La citation ou les citations essentielles à retenir ;

À partir de notre expérience de professeurs et de correcteurs du bac, nous vous proposons donc ici un ouvrage pour **vous accompagner dans vos révisions** et vous offrir, à partir d'éléments précis à connaître et à retenir, les outils pour réussir au mieux votre épreuve de philo.

Texte n° 1
Platon, *Gorgias*

1. Texte

« — Calliclès : [...] Comment, en effet, un homme serait-il heureux, s'il est asservi à quoi que ce soit ? Mais je vais te dire avec toute liberté ce que c'est que le beau et le juste dans l'ordre de la nature. **Pour mener une vie heureuse, il faut laisser prendre à ses passions tout l'accroissement possible, et ne point les réprimer**; et lorsqu'elles sont ainsi parvenues à leur comble, il faut être en état de les satisfaire par son courage et son habileté, et de remplir chaque désir à mesure qu'il naît. C'est ce que la plupart des hommes ne sauraient faire, à ce que je pense; et de là vient qu'ils condamnent ceux qui en viennent à bout, cachant par honte leur propre impuissance. Ils disent donc que l'intempérance est une chose laide, comme je l'ai remarqué plus haut, ils enchaînent ceux qui ont une meilleure nature, et, ne pouvant fournir à leurs passions de quoi les contenter, ils font, par pure lâcheté, l'éloge de la tempérance et de la justice. Et, dans le vrai, pour ceux qui ont eu le bonheur de naître d'une famille de rois, ou que la nature a faits capables de devenir chefs, tyrans ou rois, y aurait-il rien de plus honteux et de plus dommageable que la tempérance ? Tandis qu'ils peuvent jouir de tous les biens de la vie, sans que personne les en empêche, ils se donneraient eux-mêmes pour maîtres les lois, les discours et la censure du vulgaire ? Comment cette beauté prétendue de la justice et de la tempérance ne les rendrait-elle pas malheureux, puisqu'elle leur ôterait la liberté de donner plus à leurs amis qu'à leurs ennemis, et cela tout souverains qu'ils sont dans leur propre ville ? telle est, Socrate, la vérité des choses, que tu cherches, dis-tu. **La volupté, l'intempérance, la licence, pourvu qu'elles aient des garanties, voilà la vertu et la félicité. Toutes ces autres belles idées, ces conventions contraires à la nature, ne sont que des extravagances humaines, auxquelles il ne faut avoir nul égard.** »

Platon, *Gorgias* (492a-c), V^e-IV^e s. av. J.-C.

2. Présentation

► Thèse

Cet extrait du *Gorgias* permet à Platon de confronter deux conceptions de la nature et de la loi. Plus encore que sur la position de Socrate, nous pouvons nous pencher sur celle de Calliclès. Il livre en effet une analyse et une critique de la loi, morale et juridique, conçue comme une perversion de l'ordre naturel, norme de justice. Cela permet donc de poser non seulement la question de la justice (existe-t-il une norme absolue de justice et le droit et la morale en sont-ils le reflet ?) mais aussi celle de la place que la nature peut et doit occuper dans nos civilisations et nos sociétés. Constitue-t-elle un principe qui doit être au fondement de nos normes ? Plus généralement encore, la loi fait-elle obstacle à notre bonheur ? à notre liberté ? Faut-il réfréner nos désirs comme la morale nous invite à le faire ?

► Explication

La tirade de Calliclès constitue une attaque en règle de l'idéal grec de tempérance et de modération. Ce qu'affirme ici l'interlocuteur de Socrate, c'est d'abord que le bonheur consiste à satisfaire tous ses désirs. L'homme heureux n'est pas celui qui se réfrène et se contient. En renonçant à ses désirs parce qu'ils seraient immoraux, c'est au contraire celui qui laisse libre cours à ses passions et satisfait ses désirs au fur et à mesure qu'il les éprouve. Pour cela, encore faut-il être en mesure de les satisfaire. Si le bonheur consiste à satisfaire tous ses désirs, il ne peut donc qu'être réservé à quelques-uns car tous les hommes ne sont pas en mesure de le faire. Pour cela, il faut en effet être libre, c'est-à-dire être doté du pouvoir qui permet d'obtenir ce que l'on désire.

Le texte produit donc également une définition de la liberté. Être libre, c'est être doté d'un pouvoir qui nous permette d'agir, de faire ce que nous désirons. La liberté ne réside pas dans l'autonomie de la volonté mais dans le pouvoir d'action dont nous pouvons faire usage. Dès lors, le bonheur est réservé aux puissants, tant le pouvoir se définit d'abord dans sa dimension politique. Être libre signifie ainsi essentiellement être doté du pouvoir de gouverner, de commander aux hommes, d'un pouvoir politique, donc. C'est ici que le texte rejoint la question de la nature. Le pouvoir de dominer est en effet un pouvoir naturel, dont l'on hérite ou dont on parvient à se doter grâce aux qualités naturelles qui sont les

nôtres. Calliclès affirme, dans le fond, la primauté de l'ordre naturel sur l'ordre artificiel. Celui-ci constitue en effet une perversion. Comment justifier que le plus fort doive se réfréner et modérer ses désirs, alors qu'il a la possibilité de tous les satisfaire? D'ailleurs, précisément parce qu'il est le plus fort, personne ne peut l'empêcher d'y laisser libre cours. Les commandements de la morale et du droit sont une dénaturation de la justice qui se trouve dans la nature. Par lâcheté (peur du pouvoir du plus fort) et par honte (face à sa propre incapacité à satisfaire tous leurs désirs), la foule, la majorité, font l'éloge de la tempérance, comme si elles refrénaient leurs désirs par choix et par devoir et non par impuissance. Mais on ne saurait demander au plus fort qui n'a, lui, aucune raison de se soumettre, d'exercer de lui-même une censure sur ses désirs et son propre pouvoir. Voilà une idée fondamentalement absurde, et que Calliclès rejette de toutes ses forces au nom de la seule véritable justice qu'il reconnaît: celle de l'ordre naturel, de la supériorité de la force sur le droit.

3. La distinction conceptuelle

En fait: ce qui existe en fait ou de fait, c'est ce qui *est*, par opposition à ce qui *doit être*. Cela désigne donc ce qui est donné, notamment dans la nature mais pas nécessairement (ce peut être aussi un état de fait de la société par exemple), indépendamment de ce que les hommes veulent.

En droit: cela désigne ce qui *doit être*, par opposition donc à ce qui *est*. Ce qui est en droit n'est pas nécessairement effectif mais désigne un idéal que l'on essaie d'atteindre grâce aux normes que l'on s'impose. Par exemple, dire que les hommes sont égaux en droit ne signifie pas qu'ils le soient effectivement mais qu'ils devraient l'être ou le devenir par la régulation de la société grâce au droit notamment.

Dans ce texte, Calliclès refuse la distinction qui existe entre les faits et le droit. Le droit est supposé imposer des normes permettant de rectifier les faits. Au contraire ici, le droit est présenté comme une dénaturation et la nature comme une norme. Il n'y a alors plus de différence entre le fait et le droit.

4. Les notions du bac en jeu

La justice et le droit : ce texte oppose le droit positif (les lois que font les hommes)

 Voir texte 8

et la justice, pensée comme conforme à l'ordre qui se trouve dans la nature. La critique que Calliclès fait de la tempérance s'élargit pour prendre une portée plus générale : ce qu'il remet fondamentalement en cause, c'est la légitimité des hommes à poser et imposer des normes qui visent à modifier l'ordre naturel. La nature est le lieu de rapports de force. Y règne donc une loi du plus fort où celui-ci ne connaît aucune limite à son pouvoir et où le plus faible n'a d'autre choix que de se soumettre. Or, l'élaboration des lois juridiques vise à renverser cet ordre en faisant en sorte que le plus fort ne le soit plus pour devenir l'égal des plus faibles, et se soumette à son tour à des normes dont on prétendra qu'elles lui sont supérieures. Dès lors, le droit constitue une inversion et une perversion : il est absurde et contre-nature de demander au plus fort de se soumettre. La seule justice qui vaille est celle qui est, c'est-à-dire telle qu'elle se trouve dans la nature. Cela signifie donc également que, pour Calliclès, il n'existe pas de différence entre le droit et le fait. Ce qui est, c'est ce qui doit être. En cela il s'oppose à Rousseau.

La politique – L'État : en faisant la critique du droit et de l'ordre artificiel que celui-ci s'efforce de construire, en faisant l'éloge de l'ordre naturel dans lequel c'est le plus fort qui domine, Calliclès dessine une conception de l'État et de la politique qui fait l'éloge de la tyrannie. La politique est essentiellement définie comme exercice d'un pouvoir, et ce pouvoir est l'exercice d'une force par laquelle le puissant, le tyran, jouit de sa position pour dominer les autres et les soumettre sans s'imposer aucune forme de restriction et sans avoir de compte à rendre. La politique n'est ainsi pas conçue comme la recherche d'un intérêt général, la construction d'une communauté où règnent l'égalité, la justice, l'ordre. La politique n'est jamais que la continuité de la nature : gouverner, c'est dominer, soumettre et exercer un pouvoir qui tend ainsi à être en somme une pure violence.

Le bonheur : la question du bonheur est souvent articulée à celle des désirs. Si être heureux signifie ne manquer de rien, alors on peut légitimement supposer qu'il faut, pour être heureux, avoir satisfait tous ses désirs. C'est la définition que donne ici Calliclès : le bonheur se trouve dans la satisfaction

de tous nos désirs, sans aucune forme de régulation. Cela signifie qu'il n'existe pas de différence essentielle entre bonheur et plaisir. Le bonheur ne se trouve pas dans la stabilité mais dans l'accumulation sans fin de plaisirs. Dès lors que nous pouvons satisfaire nos désirs, pourquoi en effet nous en priverions-nous ? Cela signifie également que le bonheur n'est pas accessible à tous. Si tous cherchent le bonheur, tous n'y ont pas accès. Encore faut-il être libre, c'est-à-dire puissant, pour pouvoir satisfaire tous ses désirs. Ainsi, l'homme heureux n'est pas seulement celui qui laisse libre cours à ses désirs. C'est celui qui laisse libre cours à ses désirs *et* qui est capable de les satisfaire. Laisser libre cours à ses désirs sans pouvoir les réaliser ne conduit en effet pas au bonheur mais au contraire à la honte et à la lâcheté du vulgaire.

La morale – Le devoir : la critique faite des lois juridiques s'applique également à la morale. Le texte constitue une attaque en règle contre l'idéal grec, prôné par Socrate, de la tempérance et de la modération. La vertu consisterait à suivre notre raison et à placer nos désirs et nos passions sous la direction de celle-ci pour vivre en conformité avec notre nature d'être humain. C'est ce que Calliclès s'emploie ici à remettre en question. Le devoir moral qui nous impose de nous « auto-censurer » en ne cherchant pas à satisfaire une partie de nos désirs est, comme le droit, une perversion contre-nature. Pas plus que l'ordre juste ne peut être instauré par les hommes en inversant la hiérarchie naturelle, la vertu ne peut résider dans des règles érigées par les plus faibles et qui, là encore, pervertissent le bien tel qu'il existe dans la nature. La tempérance est une invention artificielle permettant aux plus faibles de trouver une justification à leur impuissance : ils peuvent ainsi prétendre ne pas satisfaire tous leurs désirs non pas parce qu'ils en sont incapables mais parce qu'ils choisiraient de ne pas le faire. Ce n'est qu'une vaste supercherie et dès lors les normes morales imposées par la société n'ont aucune légitimité.

Le désir : dans sa définition du bonheur, Calliclès valorise le désir : c'est par la satisfaction de ceux-ci que l'on peut accéder au bonheur. Si le bonheur consiste à ne manquer de rien, il semble en effet logique que l'on puisse y accéder par la satisfaction de tous nos désirs. Être heureux, c'est ne plus rien désirer car nous aurions réussi à satisfaire tous nos désirs. Or, cela